

CATHERINE

EN QUITTANT LA MAISON, Catherine s'était munie d'une torche électrique et d'un sac contenant une couverture et de l'eau. Elle n'aurait pas besoin de la torche dehors – la lune était pleine et elle aurait pu parcourir le sentier les yeux fermés. Elle n'avait pas peur de se faire tuer dans le noir, comme ces femmes qu'elle avait entendues, en ville, parler de meurtres dans les fermes. Non, elle avait pris la torche parce que la lumière pouvait s'éteindre dans l'église et qu'elle voulait voir ce qu'elle y trouverait – car elle savait qu'il lui avait laissé quelque chose, même s'il ne l'avait pas attendue.

Le sentier descendait entre les gommiers, longeant la route de terre jusqu'à l'école de la ferme ; puis il s'en séparait et serpentait entre les *koppies* en direction de la rivière. Là, il se scindait en deux branches : l'une grimpait vers l'église en tôle, l'autre continuait droit jusqu'à l'eau. Catherine emprunta celle qui menait à sa rivière et à son étang. Une brise montait de l'eau, faisant bruire les roseaux sur la rive. Catherine avait ôté ses chaussures et sentait la terre sous ses pieds. Le sentier était étroit et les herbes,

argentées dans le clair de lune, lui balayaient les jambes au passage. Elle se souvenait d'avoir couru sur ce sentier avec Maria et plongé dans la rivière en riant. Mais, aujourd'hui, son corps était sec et fragile et c'était son esprit qui, libéré de son enveloppe charnelle, courait devant elle dans l'obscurité. Arrivée au bord de l'eau, elle étendit la couverture par terre et s'assit pour se reposer. À cet endroit, la rivière s'incurvait, formant un petit étang. Du côté opposé, un à-pic rocheux plongeait droit dans l'eau. Au sommet se dressait un bosquet d'acacias ; derrière, il y avait l'église.

Le niveau de l'eau était élevé après les pluies estivales. En aval de l'étang, la rivière s'élargissait et ondulait à travers les terres, grasse et dodue comme un python. Catherine connaissait chaque centimètre de son cours sur le territoire de la ferme. Elle l'avait parcouru à la nage, en canoë et à pied. Durant les hivers secs où les herbes du haut veld jaunissaient, les eaux baissaient et devenaient stagnantes. L'été, elles enflaient avec la pluie et les rives cuisaient sous le soleil ; l'herbe était verte et luxuriante, constellée de cosmos roses et blancs et de champignons sauvages. Catherine s'était baignée dans l'étang sous l'orage et avait vu la foudre frapper les roches ferrugineuses des collines derrière la ferme.

Depuis la rive, elle distinguait de la lumière à travers les branches des acacias : l'église était toujours éclairée. Le vent portait vers elle un souffle tiède, un chuchotement – la voix de son père.

*
* *

« Tu vois le lapin sur la lune, Katie ?

– Oui, je le vois. Et je vois la Croix du Sud.

– Petite futée. »

J'ai huit ans et je suis futée. Je suis née le 20 janvier 1923. Ça, c'est l'histoire – on nous a demandé de l'écrire pour notre leçon. Je vis dans notre ferme qui s'appelle Hebron. Elle est à trois heures de voiture de Johannesburg, vers le nord-est. Ça, c'est la géographie. Je n'ai jamais été à Johannesburg, je n'ai jamais quitté la ferme, mais je suis capable de lire de longs livres et je sais beaucoup de choses, par exemple sur les étoiles et comment tuer les poulets.

« Regarde la lune dans la rivière », dit papa.

Je ramasse une pierre, je la jette au milieu du ballon brillant et je regarde les ronds dans l'eau.

« Il est tard. » Papa me soulève pour me mettre sur ses épaules. Je pose les mains sur sa tête. Il remonte le sentier en courant et rejoint la route de terre qui conduit à la maison. Les gommiers sont hauts au-dessus de nos têtes ; les feuilles dansent sur le ciel. Je pousse des cris et je m'accroche à la tête de Papa. Il ralentit près des piquets, au commencement de notre allée. Un camion passe en grondant ; je vois la lumière des phares et les nuages de poussière. Nous sommes couverts de poussière et ça nous fait tousser.

Papa me fait rire. Il transforme les choses – comme quand on allume la lumière dans une pièce et qu'on voit d'un coup les choses briller de couleurs différentes.

Il y a de la lumière dans le salon, mais pas dans le reste de la maison. Nous sommes les seuls réveillés. Les planches du couloir grincement sous les chaussures de papa. Il me dépose sur mon lit et me dit qu'il est l'heure de dormir. Il me promet de me faire descendre la rivière sur le radeau qu'il a construit et de m'emmener au *krantz** où vit le léopard. Ma sœur, Lilly, remue dans son sommeil mais ne se réveille pas. Sa respiration siffle doucement. Je vois ses yeux bouger sous ses paupières. C'est encore un bébé : mes jeux sont trop violents pour elle. Elle est trop petite pour participer et elle se cache dans les jupes de maman. Elle lui dit que je l'ai pincée et maman me gifle.

Papa farfouille dans ses poches. Il en sort une gousse qui fait du bruit quand on la secoue et la met sous l'oreiller de Lilly pour qu'elle la trouve en se réveillant. Il a aussi quelque chose pour moi. Il sort sans arrêt des choses de ses poches : une boussole pour que je puisse m'orienter dans le veld, un oiseau à ressort qui se remonte et qui vole, des billes de toutes les couleurs, des perles de troc africaines – je garde tout ça dans une boîte sous mon lit. Ce soir, c'est un paquet enveloppé dans du papier brun. Je déchire l'emballage, impatiente de voir le cadeau.

C'est une photo dans un cadre en argent – celle que maman a prise à la rivière. Avant, elle prenait beaucoup de photos ; elle avait même transformé une pièce du fond en chambre noire

pour les développer. Ses photos n'étaient pas banales, pas celles qu'on voit dans les albums de famille. Elle photographiait des rochers, des scarabées et des crânes d'animaux qu'elle trouvait dans le veld. Parfois, on ne pouvait même pas dire ce que l'image représentait – elle était la seule à le savoir. Aujourd'hui, elle ne prend plus de photos : elle a arrêté à la naissance de Lilly. Celle que me donne papa est la dernière.

On était à la rivière. Je me souviens que papa la taquinait et l'embrassait dans l'eau. Ensuite, il m'a soulevée dans ses bras et m'a emmenée au milieu, là où l'eau bouillonne sur les rochers. Il s'est assis en me posant sur son genou.

Sur la photo, il porte un short kaki et une chemise blanche. Ses cheveux sont mouillés, les miens aussi. Je souris – on voit le trou entre mes dents. Je me suis salie sur le bord et j'ai le visage couvert de boue. Je porte une robe avec des paons brodés sur l'ourlet.

Il y a des paons derrière la maison, en remontant le sentier qui va chez Maria. Maria Lindiwe Dlamini. Lindiwe signifie qu'elle était attendue. Elle a un prénom noir et un prénom blanc. Moi, je n'en ai qu'un blanc, Catherine, mais on m'appelle Katie. Maria a huit ans comme moi. Huit, c'est un bon chiffre. Si on le couche sur le côté, il devient infini.

La mère de Maria est notre fille de cuisine, mais elle travaille dans toute la maison et ce n'est pas une fille. Nous, nous sommes des filles, et elle une adulte. Parfois, Maria nourrit les